

Raquel Romberg, *Witchcraft and Welfare. Spiritual Capital and the Business of Magic in Modern Puerto Rico*

Austin, University of Texas Press, 2003, XVIII + 315 p., bibl., index, ill.

Natacha Giafferi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/3027>

DOI : 10.4000/lhomme.3027

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2007

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Natacha Giafferi, « Raquel Romberg, *Witchcraft and Welfare. Spiritual Capital and the Business of Magic in Modern Puerto Rico* », *L'Homme* [En ligne], 181 | 2007, mis en ligne le 29 janvier 2007, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/3027> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.3027>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Raquel Romberg, *Witchcraft and Welfare. Spiritual Capital and the Business of Magic in Modern Puerto Rico*

Austin, University of Texas Press, 2003, XVIII + 315 p., bibl., index, ill.

Natacha Giafferi

- 1 CE N'EST PAS sans une pointe de provocation didactique que Raquel Romberg vient nous présenter son *Global Bazaar* (p. 172) de la « sorcellerie » portoricaine. Les éléments les plus variés des pratiques religieuses officielles actuellement en usage à Porto Rico – un mélange de néo-*santeria*, de catholicisme populaire et de *new age* – y sont réunis, non pas tant pour le pire comme pourraient le craindre les nouveaux inquisiteurs (dont quelques anthropologues réactionnaires) que pour le meilleur, à en croire la sorcière autoproclamée aux pas de laquelle s'est attachée l'auteur. Super-assistante sociale, redresseuse de torts et gardienne de la paix, la sorcière ? Edward Evans-Pritchard, Bronislaw Malinowski ou même Jeanne Favret-Saada nous avaient habitués à un tout autre portrait, et tous les trois, vivement critiqués, sont jugés déconnectés des réalités du monde moderne par l'anthropologue argentine qu'un séjour de plus d'un an dans l'État libre associé a poussé à vouloir dépoussiérer cet objet chéri de la discipline. Se revendiquant de prédécesseurs comme Michel-Rolph Trouillot, Michel S. Laguerre, Michael Taussig, George Brandon ou Karen McCarthy Brown, Raquel Romberg remet en cause un certain nombre d'idées sur la « sorcellerie » – ici héritière des pratiques hérétiques et du spiritisme adopté par les élites créoles progressistes dans le contexte de construction nationale de l'Amérique latine, puis diffusé, avec d'importantes modifications, dans le reste du corps social. Elle réexamine encore ce qu'elle appelle « religions vernaculaires », chamanisme, candomblé ou *santeria*, qui se trouveraient aujourd'hui mal prises dans les filets de l'authenticité alors qu'en réalité leur faculté d'imitation les mettrait exactement en phase avec les impératifs de l'hyper-modernité. Après la révolution libérale espagnole de 1868 puis l'invasion nord-américaine en 1898

qui auraient ouvert la voie à la sécularisation d'une société décrite comme profondément syncrétique et fondamentalement « marronne »¹, *brujos*, *curanderos*, spirites populaires et *santeros* formés par les exilés cubains anticastristes se seraient aujourd'hui rejoints en une mouvance informelle que l'auteur décide de rendre à son hérésie première en l'appelant sorcellerie – ce qui dans un contexte académique plutôt favorable aux « religions populaires » ne va pas sans témérité. Mais les sorcières veillent, et Raquel Romberg n'est-elle pas devenue, en les choisissant comme sujet de *dissertation*, leur *reportera* officielle ?

- 2 Si le premier front de l'auteur est celui d'une relecture radicale des positions respectives de la magie et de la religion (« se libérer de dichotomies ancestrales » (p. 23), le deuxième porte sur une certaine conception négative des phénomènes de globalisation, qui seraient envisagés à tort par bien des anthropologues comme une perte. Raquel Romberg montre que les pratiques religieuses portoricaines ont été dès la période coloniale affectées par la circulation non seulement des idées mais aussi des hommes et des objets. Ainsi la globalisation impliquerait-elle non pas une unification mais bien au contraire « une plus grande particularisation et individualisation des pratiques spirituelles » (p. 207). L'incorporation incessante d'éléments étrangers – Gitanes, Bouddhas, esprits « indiens », « arabes » ou « africains » – serait pour la pratique sorcière une nécessité, « le trope de l'excès » (p. 132), aux fondements tant commerciaux que spirituels, et les différences d'*ethos* entre la version du spiritisme de Kardec telle que pratiquée par les sorciers de l'île et, par exemple, la pratique du sacrifice animal dans la *santeria*, n'empêcheraient pas la constitution d'une « lingua franca transpirituelle » (p. 176). Dans un contexte général de « globalisation vernaculaire »², la sorcellerie ne serait finalement pas plus liée à un espace défini qu'à un groupe ethnique ou national, posant dès lors le problème de sa revalorisation : sur quels critères appuyer celle-ci quand « aujourd'hui le succès des sorciers ne dépend plus de leur adhésion à une tradition de guérison spirituelle imaginée en termes pastoraux » (p. 206) ?
- 3 Le troisième point d'affrontement de Raquel Romberg avec la littérature anthropologique classique vient ensuite avec la critique de l'opposition spirituel/matériel par une incontestable trouvaille, le « matérialisme spiritualisé » (p. 3) : si le protestantisme a trouvé avec Max Weber le certificat de sa modernité, pourquoi la sorcellerie portoricaine ne le pourrait-elle pas ? Dans un contexte de « laisser-faire spirituel », la « marchandisation de la foi » (p. 81) manifestée par la *brujeria* portoricaine démontrerait son ajustement à l'*ethos* nord-américain, de même que dans l'art de capter le flot de richesses et de services en provenance des États-Unis, les sorciers occuperaient de par la variété sociologique de leur clientèle une position non pas marginale mais bien au contraire centrale. Anti- institutionnelle mais pas antisociale, hédoniste mais charitable, holiste dans son étiologie comme dans ses traitements, la sorcellerie portoricaine agirait finalement comme un prestataire peu coûteux et relativement moral en services sanitaires, juridiques et sociaux.
- 4 Avec ses nombreuses vignettes descriptives et ses illustrations photographiques explicites, la force de cette publication ne réside pas tant dans la proximité – on sent ici et là la nécessité d'une prise de distance par l'humour – du chercheur avec celle qu'on ne saurait nommer informatrice que dans une observation quasi extensive des « travaux » de cette dernière, permettant au lecteur de suivre de manière cohérente l'ensemble des situations de consultation – divination, rituels de restauration ou

d'attaque, baptêmes, mariages, rites funéraires – et leurs différentes réponses. On lira enfin avec amusement à quel usage la richesse de la documentation ethnographique a conduit les travaux de Lydia Cabrera ou de William Bascon, devenus malgré eux best-sellers... de magie.

NOTES

1. Angel Quintero Rivera, communication personnelle donnée à l'auteur (1995).
 2. Arjun Appadurai, *Modernity at Large : Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996.
-

AUTEUR

NATACHA GIAFFERI

Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris. natachgiafferi@hotmail.com